NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

79 Nº 1 1957

Horoscope du Mouvement Biblique

Hilaire DUESBERG (o.s.b.)

p. 3 - 15

https://www.nrt.be/fr/articles/horoscope-du-mouvement-biblique-2304

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Horoscope du Mouvement Biblique

« Comment pourrais-je comprendre si personne ne me guide? » (*Act.*, VIII, 31).

I

On appelle « mouvement biblique » le courant qui porte, de nos jours, vers la lecture de l'Ecriture, à même le texte, le peuple chrétien. Pour la France et la Belgique, on peut dater de 1945, environ, l'épanouissement de cette curiosité sainte. La librairie en soit témoin, comme du printemps, le coucou chantant. Une traduction française, en un volume, faite sur les textes originaux, de préférence à la Vulgate, avait paru il y a plus de dix lustres : celle du chanoine Crampon. C'était la première du genre; elle détenait un monopole de fait. Or voici dix années que nous nous voyons présenter simultanément ou presque, les Bibles du Cardinal Liénart, de Maredsous et de Jérusalem; chacune en plusieurs formats. Offres concurrentes, assurées d'une demande à laquelle Crampon l'ancêtre avait longtemps suffi. Offres qui stimulent en retour les demandes et les multiplient. Le besoin de posséder une Bible française n'est plus particulier à une minorité de clercs ou de laïcs lettrés. Or cette acquisition entraîne les lecteurs à réclamer des explications, à mesure qu'ils constatent que le sens du texte sacré se dérobe, que l'harmonisation en est malaisée, ou que son enseignement suscite des problèmes nouveaux.

Ils interpelleront donc les doctes, solliciteront leur avis, les prieront, pour faire bref, d'organiser quelque cercle où l'on puisse mutuellement s'interroger et s'éclairer. C'est cela le mouvement biblique : une Bourse aux valeurs religieuses, telles qu'on les trouve inscrites dans l'Ecriture, ou qu'elles en dérivent. C'est un mouvement par le va-et-vient de la pensée autour du texte fixé; il est biblique parce que son objet sera de pénétrer les arcanes scripturaires. Notons tout de suite qu'étant mouvement, il entraîne et tire à sa suite,

jusqu'à la foule dont la réflexion est débile, le besoin de l'Ecriture imaginaire plutôt que ressenti. « Biblique » pour elle, ce n'est qu'un adjectif à la mode et elle en mettrait partout. C'est l'inévitable rançon des grands mouvements spirituels. Il y eut la croisade des enfants en marge de celle de Godefroid de Bouillon. Mais ces doublures sont parfois embarrassantes et, si l'on veut tirer un horoscope exact du mouvement biblique, il en faut tenir compte pour l'en décharger.

II

Ce mouvement a une préhistoire et qu'il faut raconter précisément pour éviter le danger de croire qu'avant sa proche aurore il n'était que ténèbres. Au temps où les Français votèrent trois dimanches de suite, une caricature représentait deux religieuses dont l'une demandait à l'autre : « Que faisiez-vous le dimanche quand vous ne votiez point? » Des snobs seraient tentés de s'enquérir de ce que faisaient les bons catholiques avant l'ère biblique. Ils servaient Dieu, à l'école de Jésus-Christ, tout comme à présent et s'instruisaient par de bonnes lectures; celle des évangiles, entre autres. Bien avant 1900, dans les écoles des Frères, la leçon d'histoire sainte était quotidienne et, le dimanche, on expliquait l'évangile de la messe. Mais au cours des humanités classiques, alors qu'on familiarisait les élèves avec les auteurs anciens, le texte biblique leur demeurait voilé. C'est par le songe de Booz ou par Eloa qu'ils en percevaient quelques sons. Innombrables étaient les vies de Jésus; le succès de Fouard tenait du paradoxe. Mais on était loin de l'effervescence printanière dont nous sommes aujourd'hui les témoins.

Dans notre recherche des origines de ce mouvement contemporain et du milieu où il germa, écartons tout de suite ce qui fut, au début du XIXe siècle, « la question biblique ». Elle est née de la découverte de l'Orient ancien, Egypte, Mésopotamie, aussi bien littéraire qu'archéologique. Ce fut une révélation concurrente de la biblique. La vision des grands *scholars* du XVIIe siècle, tant protestants que catholiques, était totalement dépassée. Il fallait reprendre à nouveau tous les problèmes et la comparaison coutumière, héritée des Pères, entre les écrits hébreux et les classiques gréco-latins ne portait plus.

Mais la question biblique était terrain de controverse. Les découvertes réservaient des surprises et chacun les interprétait selon ses vues philosophiques. Le protestantisme libéral en tirait profit, et aussi le rationalisme. La question biblique était névralgique. En France, l'expérience de la *Vie de Jésus* de Renan avait appris tout ensemble le danger de certaines méthodes et l'inefficacité de certaines réfutations, d'ailleurs fort éloquentes. Des clercs, stimulés par l'optimisme de Léon XIII, se mirent à l'œuvre pour exorciser l'ancien élève de

Saint-Sulpice. Ils s'appelaient Vigouroux, Loisy, Lagrange. Evoquer ces noms, c'est rappeler combien divergeaient les chemins où ils s'engagèrent et combien la question biblique pouvait être surprenante en ses conclusions; étant convenu que chacun y trouve, comme dans les auberges espagnoles, ce qu'il y apporte.

L'autorité suprême se devait d'intervenir. Tâche délicate; nul ne songeant à contester l'intérêt des acquisitions récentes, mais bien l'usage doctrinal qu'on serait tenté d'en faire. La Bible devenait un chantier. Or les esprits étaient mal préparés à faire le départ entre la Tradition et l'enseignement reçu, par la seule raison qu'il était reçu. Des controverses du XVIIe siècle, on avait gardé dans les séminaires l'habitude d'attacher un grand prix à défendre les attributions d'auteurs et l'intégrité des œuvres. On se refusait à n'y voir que de pures questions de critique littéraire ou historique. Elles étaient le boulevard de l'inerrance des Ecritures. Renan raisonnait de même en ses *Souvenirs de jeunesse*, où, dans les ornières de l'enseignement scolaire, il embourbait le char biblique. Nous avons démêlé l'écheveau, grâce aux travaux de pionniers qu'on força, de leur temps, à marquer le pas, mais ce serait une erreur de perspective de railler ceux-là qui restèrent pris dans les fils. Il suffit de lire la note grave et modérée que Dom Athanase Miller et le R. P. Kleinhans, respectivement secrétaire et sous-secrétaire de la Commission biblique, ont consacrée à la nouvelle édition de l'*Enchiridion biblicum*, recueil de textes officiels concernant la question biblique. Ils insistent sur le danger urgent que représentait à cette époque la critique libérale pour une opinion prise au dépourvu, et, distinguant parmi les actes du magistère ecclésiastique ceux qui traitent de solutions concernant les vérités de foi ou de mœurs et ceux qui ne s'y rapportent d'aucune façon, ils sont d'avis que la vigilance de l'Eglise peut se relâcher sur cet article parce que nous sommes mieux formés et partant plus efficacement prémunis. C'était déjà le sens de l'encyclique de Pie XII, du 30 septembre 1943, qui ouvrait aux exégètes de métier un crédit d'orthodoxie jadis contesté aux temps du modernisme. La lettre du R. P. Vosté, O.P., secrétaire en son temps de la même Commission biblique, adressée le 16 janvier 1948 au cardinal Suhard, sur les problèmes du Pentateuque, est dans le même esprit. Aux exégètes de chercher; le champ leur est ouvert et les historiens classiques ne constituent plus une référence obligatoire pour déterminer le style des premiers chapitres de la Genèse. La Vulgate à son tour, sans rien perdre de son autorité de version officielle dans l'Eglise latine, n'a plus le privilège, dont rêvaient des esprits aventureux, d'être la norme finale du texte biblique. L'introduction au psautier, que l'Institut Biblique Pontifical a édité sur l'ordre de Pie XII, est un modèle de critique textuelle moderne, et la Commission biblique par une lettre du 20 août 1941 a condamné sévèrement un pamphlet anonyme diri-

gé contre le recours des exégètes à l'hébreu ou aux versions grecques et orientales. Au bout de cinquante années de controverses pénibles et de travail acharné, la question biblique se dégage de vues chicanières qui détournaient de l'étude du texte sacré la prudence des séminaristes et laissaient aux clercs un souvenir mêlé de leur initiation à la Parole de Dieu.

D'autant plus que l'autorité romaine, si elle entourait de clôture le terrain vague des hypothèses, ne relâchait en rien ses exigences sur l'effort scientifique qu'elle exigeait des maîtres et des élèves. Le programme, dès le règne de Pie X, des études bibliques était vaste et minutieux. Il n'a pas diminué, au contraire, dans la dernière instruction de la Commission biblique du 13 mai 1950, où elle achemine les curiosités vers l'étude synthétique de la doctrine sans rien rabattre de l'encyclopédie des disciplines positives.

L'on comprend à présent que le mouvement biblique n'a pas été mis directement en branle par l'immense effort d'érudition des spécialistes. Ces derniers s'adressaient aux doctes et souvent disputaient avec eux pour assurer leurs positions. Les publications étaient rares qui visaient, je ne dis pas les laïques, mais les clercs. Les bons auteurs se sentaient découragés par la difficulté de rendre accessible l'état du problème, et d'autant plus que ses données changeaient sans cesse. Le public était gagné par ce défaitisme et par la pensée qu'il s'engagerait à la suite des gens du métier dans une forêt d'hypothèses. D'ailleurs les exégètes étaient intimidés par la défiance dont on les entourait. Le supérieur d'un couvent de Jérusalem n'enferma-t-il pas dans l'enfer de sa bibliothèque les œuvres de Dom Calmet? Il lui était devenu suspect par les éloges qu'en avait faits à l'occasion le P. Lagrange. De leur côté, les laïques et les clercs non spécialisés renonçaient à saisir les finesses, jugées finasseries, des savants. Ils craignaient quelque tour de passe-passe. L'ombre de Renan planait sur l'exégèse. L'exemple de Claudel est typique. Il a habité la Bible, sa vie durant, et il est un des artisans du mouvement biblique. Mais qu'il était farouche, et jusqu'à l'injustice, vis-à-vis des chercheurs ecclésiastiques! Il semble qu'il avait sacrifié à sa foi réinventée la tentation d'affronter certains problèmes. Nous savons par Henri Guillemin, qui l'a dit dans un entretien à la radio romande, comment, en 1899, à l'un de ses retours de Chine, il s'arrêta à Jérusalem et eut un long entretien avec le P. Lagrange. Il n'en retira rien d'utile. Son esprit répugnait à des détours indispensables si l'on veut traiter la Parole de Dieu avec le respect qu'elle réclame pour être bien entendue.

La Bible livre sacré « car nul n'y touche », comme disait ce polisson de Voltaire. Il est difficile pour les Français d'être familiers avec les choses divines. Jacques Copeau, entre mille dons, avait celui de lire admirablement Homère et Péguy. A plusieurs reprises, on tenta

de l'aiguiller sur les récits bibliques si dramatiques, et si simples en même temps. Il répugnait à traiter comme une matière d'art le péché de David ou les épousailles de Rébecca. Il y vint pourtant... en 1940! Il s'enquit des bonnes versions et se promit de mettre quelques textes à l'étude à partir de juin. Les événements en disposèrent autrement, mais l'on peut voir, par cet exemple, comment des esprits sensibles au sacré tendaient à l'enfermer plutôt qu'à le livrer au public.

III

Voici, je pense, quels sont les vrais responsables du mouvement biblique.

Avant la guerre de 1914, les réformes de Pie X, préparées déjà, sous Léon XIII, par les bureaux, remirent en honneur la communion quotidienne et l'initiation eucharistique des petits enfants. Aucun passéisme dans ce retour à la tradition, mais une vue mieux assurée du réalisme sacramentel. L'Eucharistie récompense de nos efforts, sorte de friandise réservée aux gens de bonne conduite, redevenait la nourriture des âmes droites et un fortifiant pour les organismes débiles.

Surtout, la réforme créait un courant de familiarité sainte avec les dons de Dieu. C'est de ce temps que datent les encouragements à regarder l'hostie au moment de l'élévation. Révolution minuscule mais pleine de sens. Il y avait des chances que l'élévation eût été instituée pour montrer au peuple le pain consacré, qu'il était d'ailleurs invité à contempler tout son soûl dans l'ostensoir. Non! un protocole s'était substitué que les sexagénaires ont subi, étant gamins, et qui consistait à piquer du nez tout au cours des deux consécrations, quitte à se faire par-dessous des niches ou des grimaces en attendant l'ultime coup de sonnette.

La réforme du chant d'Eglise, avec l'illusion que le plain-chant pourrait être exécuté par le peuple, en dépit de ses trop réelles difficultés d'interprétation, ouvrit l'oreille des fidèles à des textes ordinairement noyés dans une mélodie luxuriante. Le bréviaire restitua aux clercs la récitation intégrale du psautier hebdomadaire. Le calendrier liturgique rendit sa place au propre du temps et dégagea les dimanches des fêtes indiscrètes. Il fallut, dans les sacristies, remettre à neuf ou acquérir l'ornement vert tombé en désuétude.

Voilà pour les interventions de la hiérarchie. Ajoutons que Pie X porta la première atteinte, encore bien timide, à la discipline en vigueur du jeûne eucharistique.

Cependant le mouvement liturgique naissait à Louvain, inventé par Dom Lambert Bauduin. L'année liturgique de Dom Guéranger flo-

rissait depuis longtemps mais elle était volumineuse et difficile à emporter à l'église, encore qu'on en ait réduit le format. Dom Bauduin lança le préjugé de la « partition ». On assiste à la messe comme au concert en suivant le texte. C'était là une dévotion très moderne qui supposait le missel plénier d'origine assez récente, et une curiosité de lettrés. Elle prit cependant et mit les fidèles en contact avec les textes de l'Ecriture. Non seulement les péricopes des lectures publiques, mais aussi les chants qui sont tirés des psaumes. Or l'enchantement de prendre contact avec toutes ces belles choses se doublait de plus d'une énigme. L'envie de retrouver le contexte des centons isolés dans la liturgie éveillait un intérêt scripturaire. On subissait la nostalgie des sources. Crampon cependant était à portée de la main et plus d'un s'en servit pour doubler son missel.

C'est ainsi qu'en 1914 une partie du peuple chrétien se trouvait mieux au fait des trésors enfouis dans la tradition catholique et mieux à même d'en user. Les fidèles participaient à des modes de prier, de recevoir les sacrements, de s'instruire des mystères de la foi dont leurs dignes parents ne savaient pas grand-chose. Le goût de l'authentique, de l'immédiat remplaçait les préparations trop étudiées, héritées des deux derniers siècles.

La guerre précipita le mouvement. Les œuvres de jeunesse y aidèrent et singulièrement la J.O.C. Ces jeunes gens, pour nourrir leur dévouement, étaient avides de viandes fortifiantes. Ils ne reculaient pas devant l'étude de la théologie et c'est pour eux qu'on publia des traités délestés de syllogismes. Il y avait dans l'air une odeur de « conversion » ; les vocations tardives se présentent qui n'ont pas débuté par l'antichambre des humanités classiques. A ce public ardent, désireux de connaître sa foi pour la communiquer, il faut des formules qui se changent tout de suite en vie. Le mouvement liturgique de partition ne suffit plus aux âmes ; on va vers la liturgie de participation, que sanctionnera le nouvel *Ordo* de la semaine sainte. Ce qui restait de souci archéologique a disparu pour faire place à une pastorale de la liturgie déjà dessinée dans l'encyclique de Pie XII.

Le mouvement biblique se dessine. La librairie lance la collection « *Verbum salutis* », bien savante encore mais utile aux presbytères, trop pauvres pour acquérir de gros volumes. En 1932, un éditeur brugeois songe à lancer une bible répartie en études synthétiques des différents écrits de l'A.T. Des collaborateurs pressentis saluèrent le projet avec enthousiasme. Tout semblait près d'aboutir. Comme le monothéisme d'Aménophis IV, il fut sans lendemain. Mais il se fonde à Bruxelles une Ecole des sciences religieuses où l'on fait de la théologie et où l'Ecriture a sa chaire. Comme à l'Ecole supérieure Marie Haps, où l'on forme des femmes du monde. Un peu partout, des conférences bibliques trouvent leur auditoire. Oh ! il faut mettre des

mitaines! Le public est farouche encore; évitons de l'ennuyer par trop d'érudition. C'est de la vulgarisation. Il faut apprendre à taire les questions épineuses ou compliquées; à les citer très vite, en passant, pour soulager sa conscience; à gagner au plus tôt les plages de la synthèse. Mais au siège parisien de la Ligue féminine d'Action catholique on peut entretenir de S. Paul son auditoire, trois printemps de suite et aborder l'épopée des Patriarches. Comme je n'édite pas un palmarès, c'est d'une âme égale que je me résigne à oublier bien d'autres institutions qui furent florissantes.

De nos jours, le mouvement biblique a reçu du Pape sa dernière sanction. Une lettre du 15 décembre 1955 organise les cercles bibliques en les mettant sous la tutelle de l'Ordinaire diocésain. Le temps des improvisations généreuses est révolu. Un cercle biblique est une institution ecclésiastique en même temps qu'un Cénacle. L'Esprit Saint y descend, mais invité par l'Evêque, comme à Corinthe, au temps de S. Paul, les charismes étaient réglementés par l'Apôtre.

IV

Le mouvement biblique a le vent en poupe. Son horoscope est heureux : il est bien né, au sein même de l'Eglise, mêlé à d'autres mouvements qui l'ont appelé et le complètent : liturgique, patristique, auxquels s'ajoutent le souci de l'unité chrétienne, la sympathie pour les juifs. Toute espèce de curiosités qui se tiennent et répondent à un même besoin conquérant d'explorer le mystère du Christ en remontant aux sources. Inquiétude très moderne aussi, répondant à celle du monde tel que deux folles guerres l'ont laissé, désenchanté du passé qui a failli, préoccupé de tirer parti des ruines pour construire une cité hospitalière à toutes les misères. L'Occident humilié par ses défaites se découvre sensible à des souffrances qu'il croyait lui être étrangères. Il accepte de prendre parti contre son passé pour redresser les torts commis. Telles sont du moins les dispositions de beaucoup d'hommes en peine d'établir le dialogue avec leur prochain, quelle que soit la couleur de sa peau. Les chrétiens veulent saisir cette chance de porter la Bonne Nouvelle libérée des entraves du nationalisme et de l'esprit de caste. Ils rêvent d'une religion ouverte, universelle en ses dimensions, apostolique en sa compréhension, qui étale aux yeux de tous les richesses accumulées depuis les origines dans l'Eglise.

Ce mouvement biblique, la hiérarchie l'a provoqué, indirectement, par l'approfondissement de sa doctrine sacramentelle. Elle y aide à présent et le prend sous sa protection. En améliorant le texte du psautier, Pie XII réhabilite ce qui fut le constant souci des Pères, et non seulement du spécialiste qu'était S. Jérôme : prier avec intel-

ligence, sur un texte vrai, donc épuré, quelle que soit la beauté pittoresque des broussailles. Un contresens est une tache qui dépare l'Ecriture. En accordant, de surcroît, la liberté de dater les écrits inspirés selon les règles de la critique divinatoire, il a permis qu'on écrivît enfin une histoire de la révélation.

Ce sont de grands avantages, dont il va falloir apprendre à se servir. Les spécialistes ont été formés à la méthode en même temps qu'à la circonspection pendant un demi-siècle. Ils savent s'y prendre. Mais pour les autres, ceux qui s'embrigadent de confiance dans le mouvement biblique, un noviciat ne sera pas inutile.

Le P. Bouyer a raison : distribuer des bibles n'est qu'un premier pas, et qui ne mène pas loin. Encore fallait-il le franchir, sous peine de piétiner avec enthousiasme comme les chœurs d'opéra. Procédons à l'étape suivante : ouvrir la Bible devant les membres de tel ou tel cercle, et la gloser. Leur inculquer tout d'abord que l'Ecriture est difficile à comprendre parce qu'elle renferme les secrets divins. Sous forme de confidences, soit de communications, c'est entendu, mais pour la bien saisir il y faut et la grâce et l'étude. L'Ecclésiastique est formel sur ce point dans son éloge du scribe de la Loi.

Les introductions et commentaires vont donc se multipliant. Il n'est pas équitable de dire qu'enivrés de liberté ils ont sacrifié outre mesure aux nouveautés périmées du protestantisme libéral. Ils se sont même interdit, la plupart du temps, d'écraser la doctrine sous l'érudition. L'effort vers la synthèse a été généreux, mais l'impatience des chalands est grande ; ils voudraient tout posséder à la fois ; on ne sait auquel entendre. Crise de croissance et qui tuerait l'avenir si elle perdurait. Tel est notre horoscope du mouvement biblique.

Le travail, voilà ce qui s'impose aux guides comme à ceux qu'ils conduisent. Nous sommes ramenés aux lieux où règne « la question biblique ». L'aspirine a une cause finale : la migraine. Pour la calmer, s'entend, non pour la provoquer. Sans migraine, pas d'aspirine, mais aussi, pas sans laboratoires où on l'inventa. Elle est un produit scientifique. Le mouvement biblique aussi procédera de l'étude, et très minutieuse, et très étendue. Rien de ce qui peut éclairer le sens de l'Ecriture : philologie, archéologie, histoire des institutions, des doctrines, de la théologie ne lui sera étranger. Mais comme pour l'aspirine, on administrera au patient toute cette science, en lui donnant congé d'en ignorer les démarches originelles.

Quand on voit ce que l'Eglise exige aujourd'hui des maîtres qu'elle députe à l'enseignement de l'exégèse, l'on comprend que nous n'exagérons pas. Mais des élèves également, futurs pasteurs d'âmes, elle réclame beaucoup, car non seulement elle organise leurs cours, mais, voilà le point capital, elle les invite à lire et relire quotidiennement la **Bible, à la fréquenter, à l'acquérir mentalement dans sa lettre et son**

esprit. Ceci est grave! au sens premier du mot : lourd. Avant l'an 40, quand on cherchait à gagner les clercs au commerce des Ecritures, leur bonne volonté était entière. Ils demandaient qu'on leur indiquât des commentaires, beaucoup de commentaires; ils étaient prêts à faire la dépense. Si on leur répondait que la solution n'était pas là; qu'il fallait lire la Bible, en hébreu, en grec, ou simplement dans Crampon, selon leur don particulier, mais qu'il fallait la lire et la relire, ils se rembrunissaient. N'était-ce que çà? et relit-on de nos jours quoi que ce soit? Pourtant il fallait y insister. Il y a dans l'Ecriture des difficultés, sinon insolubles, du moins jamais résolues. L'exposé s'en trouve dans les commentaires. A quoi bon l'apprendre? on l'oubliera très vite. Mais si relisant le texte, on achoppe à chaque coup au même passage, c'est le moment de recourir aux doctes. Le besoin d'explication doit venir de la difficulté ressentie, et non s'imposer a priori. A quoi bon savoir qu'il y a deux leçons d'un texte si c'est pour ne pas le lire? A quoi bon savoir qu'il y a un wagon-restaurant entre Messine et Palerme, si nous ne devons jamais nous rendre en Sicile? Comme un employé d'agence de voyage qui ne quitte pas son bureau, le clerc qui ne s'est jamais engagé dans le texte sacré mais n'en sait que ce que les autres en disent, ignore bonnement les Ecritures.

Le mouvement biblique vise à propager une culture fondée sur la fréquentation de Dieu parlant en ses Ecritures, et non pas une connaissance encyclopédique. Les hypothèses iront leur train, grâce aux découvertes que réserve aux fouilleurs l'Orient ancien; et à leur suite, les disputes. Si les liseurs de la Bible les devaient connaître toutes et prendre parti, ils deviendraient des maîtres en Babel, et le mouvement s'arrêterait. Si les clients du pharmacien connaissaient, des remèdes qu'ils achètent, autre chose que le nom et les propriétés, ils seraient pharmaciens et ne guériraient pas. Tout ce qu'on leur demande est d'être assez progressistes pour ne pas jurer que par le séné. De même, que les clients de la Bible sachent endurer qu'une leçon soit douteuse et que deux traductions se disputent leur suffrage; il suffit. Le travail est ailleurs, à l'intérieur de nous. Faute d'y mettre la main, il ne se fera pas tout seul.

Pour le liseur à répétition, quelle sera donc la méthode? Distinguons entre les pasteurs d'âmes, les *chairmen* des cercles bibliques et leurs auditeurs. Le but leur est commun; les moyens différents.

Le but c'est d'acquérir une connaissance empirique de Dieu à travers sa révélation. Abraham est l'exemple le plus clair de cette démarche de l'esprit guidé par la grâce. Il acquit assez de connaissance théologique pour écarter les dieux de ses pères; assez de vie intérieure pour miser sur la parole de Celui qui l'appelait sans titres évidents; assez de fidélité pour le suivre dans les démarches aven-

tureuses qu'Il lui imposait; assez de confiance pour croire à des promesses exorbitantes. La lecture de la Bible ne nous enseignera pas des vérités étrangères au catéchisme, mais elle nous les présentera sous la forme d'expériences vécues par les héros de la religion, et il nous restera la tâche suprême de les ajuster à notre expérience personnelle de Dieu. La Bible est son milieu; qui se prolonge dans l'Eglise; qui aboutit à chacun d'entre nous. Lire la Bible, c'est nous mettre à la suite des saints qui la peuplent... et des pécheurs.

Le but est encore de pénétrer dans une atmosphère de surnaturel raconté, partant historique, dont la suite crée une tradition qui nous enserre encore. La Bible c'est la mise en œuvre littéraire et doctrinale de cette tradition, élaborée par cent auteurs différents, renchérissant les uns sur les autres. Les mœurs divines y éclatent avec les à-coups événementiels de la Providence; les lois internes de la sympathie de Dieu pour les petits, les déshérités, de son antipathie pour les superbes, les nantis.

Le commerce assidu, réfléchi, avec les Ecritures doit nous mener à nous forger une synthèse plus spontanée, plus primesautière que celle que nous pourrions tirer d'écrits didactiques, parce que la formulation biblique est précisément plus hardie, paradoxale, familière. Plus lâche, d'un mot; et non moins exacte. Mais cette exactitude demande une continuelle mise au point.

On l'obtiendra à force d'intelligence. Le moyen de comprendre, sera d'éviter toute cristallisation de sa pensée autour d'un texte isolé. C'est le danger de l'Ecriture livrée à des esprits simplistes; un verset les hante; ils laissent tomber le reste. La Bible est un tout organique, par le fait que son auteur est Dieu s'adressant à nous. Il le faut écouter, jusqu'au dernier mot, sans l'interrompre et prétendre le devancer. Il faut donc parcourir sans cesse toute la Bible en son étendue; la voir des yeux de l'âme à chaque pas; laisser les versets s'appeler l'un l'autre, pour se compléter, pour se corriger. Cela suppose une sensibilité biblique qui dépasse de beaucoup les ressources d'une concordance. L'habitude, seule, la peut procurer. Ainsi la souris qui hante le château de Versailles. Elle a le sens de l'orientation et se rend tout à son aise des appartements du Roi à ceux de la Reine. Quand elle entend les gardiens dire aux visiteurs que le passage de l'entresol qui les reliait a été bouché, elle rit sous cape car elle l'emprunte tous les jours.

Voilà assigné le but à tous ceux qui s'engagent dans le mouvement biblique. Il s'agit de créer un humanisme où la pensée du chrétien se meuve dans les Ecritures avec cette agilité qui fut le propre des générations monastiques du moyen âge ou des contemporains, clercs et laïques, de l'âge patristique. A lire les homélies de S. Augustin, l'on est stupéfait de ce que pouvait endurer en matière de Bible le peuple d'Hippone. Il est vrai que ces africains étaient assez versés

dans la connaissance des Ecritures pour saisir au vol une variante du livre de Jonas introduite par l'évêque du lieu, à la suite de S. Jérôme, et pousser les hauts cris.

Quant à la méthode menant vers cet humanisme souhaité, c'est aux guides de la forger par la réflexion sur le but qu'ils veulent atteindre et les matériaux dont ils disposent. A moins d'être pédants, ils sacrifieront à la vulgarisation. Genre assez décrié, qui d'ailleurs est dangereux. On mettra beaucoup d'érudition dans une œuvre destinée au public « profane », mais elle ne doit point paraître. Il faut lier la sauce en sorte que les détails de pure information n'y flottent pas comme des grumeaux. Faire revenir à feu doux, pendant longtemps, les ingrédients philologiques ou archéologiques, pour que, bien fondus avec l'ensemble, ils ne s'en distinguent plus.

C'est l'abc d'une bonne vulgarisation. Elle a d'autres exigences, comme elle court d'autres risques. Il y a la mode, qui est une ornière. Or il la faut évoquer pour aller du connu, — ce dont tout le monde parle, — vers l'inconnu — le fruit savoureux et caché. Sacrifier à la mode, sans plus, c'est pécher par manque de discernement, en faisant absorber à son auditoire ce dont il n'a pas besoin, ou ce qu'il n'est pas capable de digérer. Il y a de l'humilité à ne pas tout montrer, mais à choisir, car en retour on ne paraîtra pas à son avantage. Mais propager l'humanisme biblique est une liturgie, un service, inscrit par S. Paul sur la liste des charismes spirituels et subordonné par conséquent à l'utilité commune.

En maniant l'Ecriture, dans le texte, avec le minimum d'érudition ou d'information nécessaires, il ne faut pas se dissimuler que les fidèles y gagneront un certain esprit de libre examen. Le mouvement biblique contemporain n'a rien du ton revendicatoire, novateur, de celui du XVIe siècle, où les théologiens furent assez mal inspirés pour contester à Erasme et aux siens jusqu'au droit de lire le grec du Nouveau Testament. Il en résulta que la moindre acquisition critique devint un bélier à ébranler la doctrine. Mais à lire l'Ecriture, pacifiquement, en tout loyalisme vis-à-vis de l'autorité, du fait que l'on puise à la source, on domine le cours du fleuve. Les formules reçues, ou s'animeront de nouveaux feux, ou deviendront mornes et froides. Autrement dit, si le catéchisme s'accommode du par cœur, repensé dans le milieu d'origine qu'est l'Ecriture, il deviendra étrangement personnel et concret, ou sera jugé insipide. Il n'y a pas à s'effaroucher. Si les fidèles sont plus cultivés, ils deviendront plus raisonneurs. On discute volontiers des vérités auxquelles on tient; on donne son assentiment, les yeux fermés, quand celui-ci procède de l'indifférence.

D'autre part la fréquentation de la Bible habituera ses lecteurs à comprendre la suite de la religion. Elle est histoire comme la révélation; elle est donc séquence temporelle et d'événements; elle est

donc époques et périodes ; elle est donc variété dans ses aspects tangibles. L'expérience de l'histoire sainte aboutit à un certain relativisme. Il fut plusieurs méthodes d'être amis de Dieu et ses serviteurs. Le canon n'est pas le même pour Samson et pour Elie. Qui n'a pas le sens historique des temps qu'il faut savoir discerner, se scandalisera ou, sous prétexte de suivre les exemples de Salomon, se fera polygame. Mais les héros de l'Ancien Testament ne sont pas tous exemplaires pour nous, gens du Nouveau. David a pardonné les injures, mais non comme le Seigneur Jésus, ni le diacre Etienne. Sa mesure était plus étroite.

Ecartons enfin une équivoque. Notre siècle est celui des gens pressés. Les jeunes surtout s'imaginent qu'ils n'arriveront jamais à temps s'ils ne brûlent les étapes. C'est le pire des appétits en matière d'humanisme biblique, qui est basé sur la lecture ressassée, méditée, qui exige beaucoup de temps et autre chose encore, l'art d'écouter jusqu'à ce qu'on ait compris. Les clercs ne doivent pas croire qu'ils trouveront dans les Ecritures une science immédiate, directe, des mystères divins. Ces textes sont anciens, d'une facture différente de nos textes modernes, et ils s'inscrivent dans un univers qu'il importe de pressentir. On ne peut confondre Hérode et Pilate. La bonne volonté de s'édifier ne dispense pas d'étudier.

Or cette étude ne peut se borner à enregistrer les faits et les adages contenus dans les livres inspirés. Si l'on pense faire l'économie de la métaphysique scolaire en les fréquentant exclusivement, l'on se trompe. Un moment vient où nécessairement l'esprit doit aborder la métaphysique de ses lectures, surtout quand elles ont l'importance d'une révélation divine. Les penseurs chrétiens ont toujours cherché à dégager une synthèse de leur Bible, parce que les formules inspirées, denses et serrées, veulent qu'on les déploie pour en apprécier l'inépuisable richesse. Il en est advenu nombre d'hérésies, c'est-à-dire d'essais aventureux et malencontreux de faire la métaphysique de la Trinité ou de l'Incarnation. Pour n'échouer pas comme Arius, une bonne métaphysique est indispensable, mais aussi d'être renseigné sur les antécédentes, celle des Pères orthodoxes, celle des médiévistes, celle enfin de l'Eglise, telle qu'elle la formula dans ses conciles. « Le Verbe s'est fait chair » ; cette proposition johannique, c'est la révélation à l'état brut ; mais « une personne en deux natures » c'est la précision infaillible que la réflexion de l'Eglise oppose à Nestorius pour sauvegarder le texte inspiré.

On ne peut lire la Bible, à la sauvette, et vouloir en tirer, au jour le jour, des recettes salvifiques. La réflexion amène à des vues d'ensemble qui dominent les fragmentaires. Cette réflexion, à son tour, se renseigne auprès de la Tradition, et se confronte avec elle afin d'être sûre de ne pas sortir du milieu providentiel où l'Ecriture fructifie. Mais à ce moment, nous sommes loin de la foi ou de la

charité acquises « sans larmes ». La science des choses divines est offerte à tous, mais elle n'est jamais primaire.

V

Le mouvement biblique, on voudrait qu'il s'achemine par des voies sûres et modestes vers l'actualité présente de l'Eglise. Relire la Bible c'est la comprendre à nouveau, à la lumière des événements contemporains, de l'enseignement contemporain qu'en tire l'Eglise. Dieu a parlé; Dieu parle encore. Dans l'Ancien Testament le progrès est continu; il aboutit au Nouveau; celui-ci devient, de siècle en siècle, plus intelligible à l'expérience chrétienne.

C'est là une forme d'accommodation. La vérité immuable éclaire des objets nouveaux. L'Ecriture devrait prêter ses textes et son esprit pour sanctifier l'homme moderne. L'Eglise s'en est servie au moyen âge pour rédiger le cérémonial du sacre des rois. En jetant sur les épaules des premiers capétiens le prestige de David et de Salomon, elle a magnifié l'idée royale et lui a ouvert une carrière bien plus brillante que l'immédiate réalité. C'est ainsi que les croisés, à leur tour, relurent l'histoire de la conquête de la Terre Sainte, en partant délivrer le tombeau du Christ. Transpositions hardies, mal accordées au texte littéral, riches de doctrine. Voilà l'humanisme biblique. On souhaiterait qu'à présent, il aborde une doctrine du travail, de la richesse, de la justice divine vengeresse des pauvres, dure aux grands, qu'elle se glissât dans la liturgie, à présent que le peuple entend à nouveau la prière publique de l'Eglise. Elle ferait écho à ses angoisses, à ses étonnements devant l'iniquité qui s'étale en se réclamant de l'ordre établi, du bien commun, voire du salut des opprimés.

Le Bouveret (Valais). Dom Hilaire DUESBERG, O.S.B.